

TOUS LES JEUDIS

# FILM COMPLET

16 PAGES ★ 20 FRs

# APPEL D'UN INCONNU



GARY MERRILL

Côté cœur



...ste parain

## AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux «bons-réponse» à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Vous n'ignorez pas, mes chers amis, que si notre courrier est composé en majeure partie de jeunes gens et de jeunes filles — une «mause de mineurs» en quelque sorte — nous comptons aussi parmi nous un nombre grandissant de femmes mariées et de chefs de famille ! C'est à l'une de ces charmantes petites «madame» que nous emprunterons aujourd'hui notre éditorial. Vous la connaissez déjà. Elle se nomme Toujours sourire, ce qui est déjà le plus joli des programmes, et elle vient d'avoir un deuxième petit garçon : profitons de l'occasion pour l'en féliciter, avant de lui passer la parole, tout au moins la parole écrite :

« Je reviens, di-telle, sur votre éditorial du n° 323. Évidemment, une certaine catégorie de spectateurs préfère toujours les films de gangsters, alors qu'une autre verra ses préférences aller aux films «de fond»... — Tu Demain il sera trop tard, qui est à mes yeux un chef-d'œuvre — ou aux grands films musicaux. Prélude à la gloire, Fantasia, Le Grand Caruso, etc. — qui atteignent évidemment un public plus restreint, le goût de la grande musique n'étant, hélas ! pas assez répandu dans le gros public. (c. Voir no., dit le C. A.)  
« Mais cela veut-il dire que l'on doit systématiquement évincer les seconds en faveur des premiers, de moindre valeur morale et éducative ? Je ne le pense pas, car ce serait procéder à un nivellement peu souhaitable. Cependant, comme vous le dites avec justice, modifier les goûts du public n'est pas facile, et il y aura toujours des bagarreurs et des idéalistes, c'est cela même qui fait l'intérêt de notre vieux monde. Donc, amateurs de musique, choisissez vos films et laissez les autres se régaler de coups de revolver, si fâcheux que cela puisse vous paraître. Des goûts et des couleurs... »

« Le fait d'avoir deux petits garçons ne veut pas dire que je me considère comme irrémédiablement noyée dans le pot-au-feu, loin de là. Bien que mère de famille, j'espère garder ma jeunesse très longtemps, et ma gaieté... »

« C'est à nous, jeunes gens, jeunes parents, de garder notre optimisme, l'entendre un optimisme clairvoyant et agissant. A quel sert de se dire : « Nous n'en sortirons pas », et de se cacher la tête pour ne pas voir l'avenir ? Il faut au contraire le regarder en face, on n'a jamais sauté un fossé les yeux fermés... Eh ! qui, la France, qui pendant tant d'années a dit magnifiquement « non » au désespoir et à l'oppression, serait découragée maintenant ! Non, non, jeunes de chez nous, ce n'est pas ainsi que nous serons dignes de nos aînés. Heureusement que notre courrier, lui, rend un son bien français et consolant. Merci C. A. Inconnu, si l'on me disait que vous étiez né hors de nos frontières, j'aurais bien du mal à le croire... »  
J'ai passé volontairement sous silence les

aimables compliments de Toujours sourire, dont je la remercie avec la confusion d'usage. Si j'ai publié une grande partie de la lettre de cette gentille petite madame, c'est pour deux raisons :

D'abord parce que, dans l'éditorial 323 j'avais promis de publier d'autres lettres sur ce sujet, et que celle-ci me paraît apporter une conclusion heureuse et raisonnable au problème ;

Ensuite parce que la forme d'esprit de Toujours sourire mérite d'être donnée en exemple à beaucoup de «jeunes» pessimistes ou hésitants. Vous savez comme moi que parmi la jeunesse actuelle on trouve beaucoup de complexes freudiens, d'esprits tourmentés, d'inquiétudes de toute sorte. Les « jamais contents » doutent de l'avenir et vont souvent jusqu'à maudire leur époque. Alors ça fait tout de même plaisir de voir des jeunes qui, déjà mamans, avec les responsabilités et les soucis ménagers que cela entraîne, gardent un bel optimisme, une gaieté invincible et une magnifique foi en l'avenir. C'est comme un bain de fraîcheur que nous donne Toujours sourire, et nous l'en remercions.

Tiens, à propos de bain, cela me fait penser que ma baignoire m'attend, pleine à ras bords, avec cinq kilos de savon de Marseille et trois litres d'eau de Javel non écrémée... Oh ! ce n'est pas pour moi laver, bien sûr, nous ne sommes pas encore au premier de l'an ! C'est pour nettoyer mon stylo, qui est encrassé. Je vous souhaite un heureux mardi gras pour 1965, et je vous serre vigoureusement la pince... messieurs !

### LE CAMERAMAN AMOUREUX.

#### Réponses aux lettres :

**LA ROUQUINE AUX YEUX VERTS**, qui se croit oubliée et qui ne l'est pas, commence par des messages : « De Taille et d'Estoc, ce n'est pas le C. A. qui écrit des romans, mais plutôt vous. Bravo ! Don Juan n'a pas déposé les armes comme je le croyais, je fais assez honorable. Je me suis trompée, mais, comme dit l'autre, ça n'a pas d'importance. Un mordu du turbin, quel courage, et surtout quel pseudo ! Hoi ! (Mon pauvre vieux, le travail n'est jamais récompensé.) A bas les hommes, comment vont vos flirts ? Ne se sentent-ils pas trop mal en vous voyant ? Pour moi, j'avoue ne plus savoir où donner de la tête, — je n'ai pas dit des cornes — avec tous ces hommes. Sont-ils cloches, non, sont-ils cloches ! (Alors, pourquoi en voyez-vous tant, incorrigible carillonneuse !) Enfin, il faut leur pardonner, il ne peuvent pas savoir, ils sont de vraies bêtes. (Merci bien ! Mon cher C. A., moi je suis pour la publication de votre photo. (Malheureusement, moi je suis contre !) J'aimerais tant voir votre «binette», surtout si elle ressemble à ce que j'imagine. Vous savez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? (Non, pas du tout, à moins que vous imaginiez simplement une « cloche » de plus !) Je réponds maintenant à votre éditorial 340. Je vous dirai que lorsque je vais voir un film, c'est très rarement pour les artistes ; c'est pour le film. L'essentiel est que ce film soit bien joué. Si un artiste comme vous un rôle dramatique, qu'importe si ce n'est pas son habitude ! Pourvu que le rôle soit bien interprété. Quel rapport entre Fernand dans Le fruit défendu et Fernand dans n'importe quel rôle comique ? Va-t-on au cinéma pour comparer les différents rôles d'un artiste, ou pour être captivé par un film et par un rôle déterminé ? Voilà du moins mon opinion ».

Réponse. — Ma chère «Rouquine aux yeux verts» vous me semblez assez positive. Votre raisonnement est logique, évident, mais trop précis en spectateur qui ne s'intéresse pas aux acteurs, ou qui ne s'y intéresse que dans le cadre d'un rôle. Pour ceux qui aiment un artiste dans sa personnalité propre, qui ont pour lui un peu d'affection, être amusant de suivre ses efforts, de compa-

(Suite page 8.)



APPRENEZ A DANCER  
Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Notice c. env. timb. RIVIERA-DANSES. F. C. 43, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.



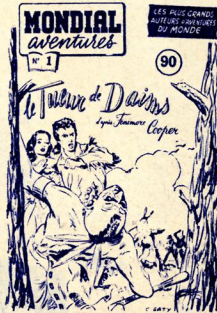
## TRIOMPHEZ en tout

par le psycho-dynamisme appliqué. Très sérieux. Brochure gratis. Professeur MATIGNAN, Le Teil (Ardèche). F. C. Timbro.

Pour les jeunes, la collection

# MONDIAL AVENTURES

présente les plus grands auteurs d'aventures du monde



Numéros sous :

1. - LE TUEUR DE DAIMS d'après Fenimore COOPER
2. - SALAMMBO d'après Gustave FLAUBERT
3. - LE CAPITAINE FRACASSE d'après Théophile GAUTIER
4. - LE MYSTÈRE DE L'ATOLL d'après R. L. STEVENSON

Chaque album 48 pages, dont 24 en couleurs.

En vente partout : 90 francs, et à la S. P. E., 43, r. de Dunkerque, PARIS (X<sup>e</sup>). Ajoutez 20 fr. par album pour frais d'envoi.



## GRANDIR

GRANDIR à tout âge, allongez votre JAMBES SEULES jusqu'à 10 cm. avec méth. scient. ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement DISCRETION, contre 2 timbres OLYMPIC 19, Bd V. Hugo, NICE. SE 263

vous Sauriez

## DANSER en 2<sup>e</sup>

chez vous. Succès garanti. Notice N. contre envoi, avec adresse et 2 timbres STUDI-DANSE - Poitiers (Vienne)

Chaque jeudi, lisez

# MODE du JOUR

le magazine féminin complet

EN VENTE PARTOUT : 32 PAGES-25 FRANCS

# APPEL D'UN INCONNU



(PHONE CALL FROM A STRANGER)  
 FILM 20TH. CENTURY FOX

Mise en scène de Jean NEGULESCO.

Production et scénario de Nunnally JONHSON,  
 d'après une histoire de I. A. R. WYLIE.

(Prix du meilleur scénario à la Biennale de Venise 1952.)

Film raconté par Jacques DARNIER.

DISTRIBUTION :

David Trask .....	GARY MERRILL.
Binky Gay .....	SHELLEY WINTERS.
D <sup>r</sup> Fortness .....	MICHAEL RENNIE.
Eddie Hoke .....	KEENAN WYNN.
Sally Carr .....	EVELYN VARDEN.
M <sup>me</sup> Fortness .....	BEATRICE STRAIGHT.
Jerry Fortness .....	TED DONALDSON.
Michel Carr .....	CRAIG STEVENS.
ET	
Marie Hoke .....	BETTE DAVIS.

**L**A nuit était descendue sur la ville et la recouvrait d'un manteau de silence et d'ombre. Un taxi, appelé par téléphone, déboucha dans la rue tranquille et vint stopper devant une villa d'aspect cossu. Un homme, qui devait attendre dans le jardin, sortit aussitôt, une valise à la main. Refermant avec précaution la porte de la grille, il s'engouffra dans le véhicule.

— A l'aérodrome ! ordonna-t-il au chauffeur. Aussi vite que vous pourrez !

Le taxi fonça malgré la pluie, qui gênait la visibilité. Durant tout le trajet, le passager se montra anxieux, fébrile. Penché en avant, les mains convulsivement nouées, il scrutait la nuit d'un regard sombre. Quand la voiture fut arrivée à destination, il descendit, régla le chauffeur en hâte et courut au premier guichet.

— Reste-t-il une place dans l'avion de minuit dix ? demanda-t-il à l'employé.

— Absolument rien, monsieur. Mais, si vous voulez, j'ai encore une place sur la ligne du Grand Canyon, à minuit trente. Il va aussi à Los Angeles, mais il n'est pas direct.

— Ça ne fait rien, dit le voyageur, je prends cette place. Donnez-moi un aller simple pour Los Angeles.

— A quel nom ? L'homme hésita quelques secondes, comme s'il n'avait pas entendu la question.

— Collins ! dit-il enfin. Joseph Collins !

Dès qu'il eut son billet, il se dirigea vers une cabine téléphonique et

composa un numéro. La voix un peu languissante et voilée d'une femme qu'on vient d'arracher au sommeil s'éleva à l'autre bout du fil.

— Ici, M<sup>me</sup> David Trask. Qui parle ?

— C'est moi, David ! fit l'homme soudainement. Je t'ai laissé une lettre sur la table, mais j'ai pensé que tu croirais peut-être que je suis parti pour commettre une bêtise... Je voulais te rassurer... Je pars parce que je n'en peux plus, voilà tout... Il faut que je m'arrange une autre existence... J'ai eu beau faire tous mes efforts, Jane, je te le jure... je ne puis pas oublier ! C'est plus fort que moi...

— David, où es-tu ? Dis-le-moi, je t'en prie... David, tu ne vas pas me quitter tout à fait ? Je t'en supplie...

— Dis aux gosses que j'ai été appelé d'urgence par une affaire ! reprit Trask avec effort. Ne leur révèle rien encore, il ne faut pas qu'elles sachent. Puis-je compter sur toi ?

— David, mon amour... Ne pars pas...

— Puis-je compter sur toi ?

— Oui, David, je ne leur dirai rien. Mais réfléchis encore à ce que tu vas faire. N'as-tu donc encore jamais fait d'erreur dans ta vie ?

— Fais ce que je dis, Jane, et ne recommençons pas nos discussions. Je te donnerai de mes nouvelles dans un jour ou deux. Bonsoir !

Il raccrocha et demeura pendant quelques secondes immobile, les yeux clos, comme accablé. Puis il regarda sa montre : il y avait encore trois quarts d'heure avant le départ de l'avion. Il se dirigea vers le buffet de l'aérodrome, s'assit, commanda un café, et se reprit à rêver. Oui, il fallait partir, c'était la meilleure solution.

Abonnements : France : un an..... 950 fr. — Six mois..... 500 fr.  
 Etranger : un an..... 1 250 fr. — Six mois..... 625 fr.  
 Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>). — Tél. : TRU. 09-92.  
 En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

**BON** du COURRIER  
 « Côté cœur, Côté jardin »

— David, je t'en supplie, ne pars pas! suppliait la jeune femme.

Depuis que sa femme l'avait trompé, David Trask ne trouvait plus aucun goût à la vie. Lui, le brillant avocat dont le foyer respirait le bonheur, lui qui ne vivait que pour sa femme et ses deux petites filles, il avait été atterré par cette révélation. Certes, il ne s'agissait que d'une faiblesse passagère, d'une aventure sans lendemain. Jane s'était confessée dans les larmes, elle s'était repentie, et elle était sans doute sincère. Mais depuis lors, presque malgré lui, David avait perdu toute tranquillité. Il était littéralement obsédé par le souvenir de la faute, il ne pensait qu'à cela. Jour et nuit cette idée l'obsédait, lui martelait les tempes. Il avait pardonné, mais il ne pouvait pas oublier. Finalement, il avait préféré fuir, partir pour une vie nouvelle, échapper à cette obsession...

Une voix féminine le tira de ses songes.

— Vous permettez, monsieur, que je m'installe à votre table ? Il n'y a plus d'autre place...

L'avocat regarda machinalement celle qui venait de parler. Vingt-cinq ans peut-être. Assez jolie, blonde, l'air agité, et d'une élégance un peu tapageuse. Elle commanda un café et, dès qu'on le lui apporta, elle le vida d'un trait.

— Ça me fera du bien... dit-elle. J'ai une de ces frousses!

Malgré ses soucis, Trask ne put s'empêcher de sourire. — Pourquoi avez-vous peur ? C'est la première fois que vous prenez un avion ?

— Oui. Et il y a une chose que je n'ai jamais pu comprendre : c'est comment ces machines-là arrivent à tenir en l'air!

Il allait répondre quand l'hôtesse s'approcha, demandant la permission d'installer deux nouveaux voyageurs à la même table. L'un d'eux était grand et mince, le visage énergique et l'air préoccupé. L'autre, au contraire, avait la ronde bonhomie d'un commis voyageur : complet à carreaux, corpulence rassurante, face rougeâtre et réjouie que barrait une moustache noire. Il parlait haut, riait tout seul et faisait de grands gestes. En s'asseyant, et sans doute par manière de plaisanterie, il fit entendre une sorte d'aboïement sonore. Puis il s'esclaffa :

— Ne vous effrayez pas! Je suis le grand méchant loup!

— Vous descendez de l'avion qui vient d'atterrir ? demanda Trask pour dire quelque chose.

— Oui! répondit le personnage rubicond. Et qu'est-ce qu'on a eu comme trous d'air! On était tous attachés, sauf l'hôtesse de l'air. La pauvre a été heurtée le plafond avec sa permanente, et elle est restée suspendue pendant cinq minutes! Il me semble déjà voir son nom demain dans les journaux, parmi les corps non identifiés!

— Je ne sais pas si vous dites cela pour me faire rire, trancha la jeune femme blonde. Mais je ne trouve pas cela très drôle...

Comme l'autre la regardait, interloqué, Trask crut bon d'expliquer :

— Mademoiselle fait son baptême de l'air... et elle n'est pas très rassurée...

— Elle a bien tort! répliqua le moustachu avec un bon rire. Notre avion arrivera sûrement : le pilote est un de mes copains. Et il déteste sa femme à tel point qu'il ne décollera jamais avant d'être absolument sûr qu'elle n'a aucune chance de bénéficier de son assurance sur la vie!

A ce moment, le haut-parleur retentit, priant les



voyageurs d'occuper leurs places dans l'avion de minuit trente. Les quatre occupants de la table se dirigèrent ensemble vers le terrain, déjà unis par cette vague et soudaine sympathie qu'éprouvent ceux qui vont voyager ensemble, et peut-être courir les mêmes dangers. Dans l'appareil, David Trask prit place à côté de la jeune femme blonde, tandis que leurs deux compagnons s'installaient derrière eux. L'homme au complet à carreaux avait, vissé, dans ses orbites, deux gros yeux de porcelaine, et il jouait au croquemitaine en poussant des gloussements de joie. Trask le trouva vulgaire : ses plaisanteries étaient d'un goût douteux, et son éducation laissait fort à désirer ; mais cela devait quand même être un brave homme. Plus sobre de paroles et de gestes, mais indiscutablement plus distingué, était l'homme au visage maigre, dont le regard était empreint d'une indéchiffrable mélancolie.

Quand l'avion décolla, David et ses compagnons s'efforcèrent de rassurer la jeune femme, qui n'en menait pas large. Peu à peu, pourtant, elle se calma et se laissa même aller aux confidences. Les autres apprirent qu'elle se nommait Binky Gay, et qu'elle était actrice de music-hall. Une actrice sans grand talent, avouait-elle avec une louable modestie, et dont le rôle se bornait à chanter des refrains de beuglant dans une tenue assez sommaire. Après une piteuse tournée en province, elle revenait à Los Angeles, où elle avait hâte de retrouver son mari.

— C'est un chanteur beau comme un dieu, et je l'adore! confia-t-elle à David. Il est le fils de la célèbre vedette de music-hall Sally Carr, que vous connaissez sûrement de nom ? A vrai dire, ma belle-mère me menait la vie un peu dure, car elle trouvait que j'étais une petite cabotine sans avenir. J'ai voulu lui prouver le contraire, et je n'ai malheureusement pas réussi. Mais qu'importe! L'essentiel est de rentrer chez moi et de retrouver mon mari, il n'y a que ça qui compte!

Les autres se présentèrent à leur tour. Le moustachu aux plaisanteries douteuses se nommait Eddie Hoke. Il était représentant de commerce, ce qui n'étonna personne, et il revenait d'un voyage d'affaires. Le personnage au regard triste et au visage anguleux était un médecin : le Dr Fortnesse. David Trask ne pouvait faire autrement que de se nommer, lui aussi. Mais il demeura évasif sur tout ce qui concernait sa vie privée. Il s'agissait là d'un passé encore tout proche, qu'il désirait abolir.

Après deux heures de vol, la tempête se déchaîna, et dans un ciel subitement sillonné d'éclairs l'avion commença à faire des embardées. Binky Gay était morte de peur. La situation s'aggravant, on annonça aux



*Eddie Hoke avait des plaisanteries de commis voyageur.*

passagers que le pilote avait pris la décision de se poser sur l'aérodrome de Vega et d'y attendre une amélioration météorologique. Devant le danger menaçant, les voyageurs acceptèrent de bonne grâce ce contretemps de quelques heures.

Malheureusement, l'aérodrome de Vega était assez rudimentaire, et ce fut à la buvette que les passagers durent attendre l'aube. Naturellement, les quatre nouveaux amis s'étaient de nouveau réunis autour d'une table. Eddie Hoke, le commis voyageur, recommençait déjà ses facéties. Il racontait des histoires grivoises, se mettait subitement une fausse barbe, ou bien posait sur la table un râtelier mécanique qui claquait des dents tout seul. Un peu énervés par cet humour de fête foraine, Trask et le Dr Fortness sortirent sur la terrasse pour respirer un peu d'air frais et fumer une cigarette. David remarqua que le médecin était de plus en plus fébrile, et qu'il sortait fréquemment de sa poche un flacon de whisky, dont il buvait de larges rasades.

— Au fait, dit-il brusquement à son compagnon, puisque vous êtes avocat, vous pourriez peut-être m'être utile? J'ai une affaire à vous confier!

Et comme David lui demandait des précisions, il raconta son histoire. Étrange histoire, à vrai dire, que l'avocat écouta avec un intérêt passionné. Bob Fortness avait été un grand chirurgien; peut-être même le plus grand de Los Angeles. Mais il n'avait qu'un défaut: il aimait l'alcool, et ne supportait pas la boisson. Un soir qu'il fêtait un anniversaire dans un grand cabaret, avec sa femme et un couple d'amis, on l'avait appelé au téléphone, pour une intervention urgente. Le malade habitait à quelques kilomètres de la ville. Bien qu'il eût quelque peu abusé des vins et des alcools, Bob Fortness partit aussitôt dans sa voiture avec son ami le Dr Brooks. Malgré les conseils de sa femme, il avait tenu à prendre le volant et se mit à conduire à un train d'enfer. Ce fut en vain que Brooks, inquiet, lui con-

seilla la prudence; Bob allait de plus en plus vite. Et ce fut finalement l'embarquée, la catastrophe: une voiture qui venait en sens inverse fut littéralement pulvérisée, et ses trois occupants tués nets. Mort aussi le Dr Brooks. Seul, Fortness s'en tira par un miracle.

— Je fus quelque temps entre la vie et la mort, poursuivait le médecin. Et, quand je fus sauvé, les policiers vinrent à la clinique enregistrer ma déposition. Mon devoir d'homme aurait été de prendre mes responsabilités et de reconnaître que j'étais au volant quand se produisit l'accident. Mais, par lâcheté, par peur des conséquences matérielles, je ne l'ai pas fait: j'ai préféré salir la mémoire de mon ami Brooks et mettre sa famille dans l'embarras en affirmant que c'était lui qui conduisait. Oui, monsieur Trask, j'ai commis cette infamie. Et chose plus grave:

ma femme, entraînée par mon mensonge, fut obligée de mentir à son tour. Elle qui m'avait vu partir au volant de ma voiture, elle a prétendu que c'était l'autre qui conduisait. Mais elle ne m'a jamais pardonné ce mensonge. Depuis lors, ma vie est empoisonnée... et si je n'avais pas mon fils, je serais parti depuis longtemps. Aussi ai-je résolu d'aller trouver les juges des mon



*La jeune comédienne faisait preuve d'une certaine familiarité.*

*Le médecin et sa femme  
dînaient avec des amis.*

retour, et de m'accuser de mon faux témoignage. Voulez-vous être mon avocat ?

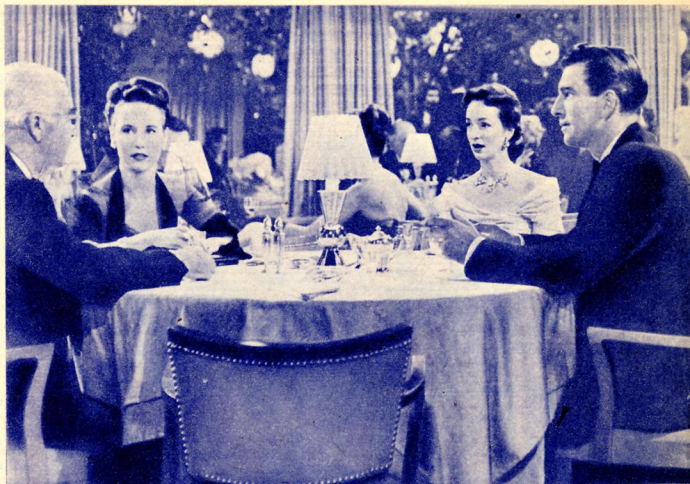
David Trask avait écouté tout cela en silence. Il éprouvait une grande pitié pour cet homme qu'il sentait désespéré, accablé par le remords.

— Vous pouvez compter sur moi ! lui dit-il.

Ils regagnèrent la buvette, où Eddie Hoke faisait toujours le pitre devant Binky excédée.

— A propos, s'exclama le commis voyageur, nous n'avons pas parlé de nos femmes ! Que pensez-vous de la mienne ?

Il sortit une photo de son portefeuille et la tendit à son compa-



*Elle supplia son mari de ne pas prendre le volant.*

gnon. C'était le portrait d'une ravissante créature en maillot de bain, une véritable photo de pin-up. Trask et Fortness pouvaient difficilement admettre qu'une si éclatante beauté fût l'épouse de ce rustre. Quant à

Binky, elle exprima son étonnement d'une manière plus brutale.

— Comment un vieux « schnock » comme vous a-t-il pu dégoter une petite poupée comme ça ?

— J'ai peut-être des qualités cachées ! fit Eddie en se rengorgeant. Mais, au fait, mademoiselle et messieurs, puisque nous nous entendons si bien, pourquoi ne pas nous revoir quand nous serons à Los Angeles ? En somme, c'est nous les Quatre Mousquetaires ! Alors je propose que nous échangeons tous nos adresses et nos numéros de téléphone. D'accord ?

Sans attendre la réponse, il sortit trois cartes de visite et les tendit à ses compagnons. Binky Gay et la Dr Fortness en firent autant. Seul, David Trask n'avait pas bougé.

— Je n'habite pas Los Angeles, dit-il avec un peu d'embarras. Et je ne sais pas encore où je descendrai. Mais je garde vos cartes, et je vous promets de vous appeler un de ces jours...

— J'y compte bien ! s'écria Eddie Hoke. Car, maintenant, c'est entre nous à la vie et à la mort !

A la mort... le malheureux ne croyait pas si bien dire. Car quelques heures plus tard l'avion du Grand Canyon, qui avait repris l'air malgré le temps incertain, heurtait en plein vol le faite d'un sapin et s'écrasait en flammes. Effroyable catastrophe qui devait s'inscrire tragiquement dans les annales de l'aviation. Les trois hommes d'équipage et quinze passagers sur dix-huit périrent carbonisés. Parmi les trois survivants, l'un s'en tira, par miracle, absolument indemne, avec seulement quelques égratignures : c'était David Trask.

\* \*

Pendant quelques heures, le jeune avocat demeura prostré, les nerfs contractés par la commotion, le regard encore plein de visions d'épouvante. Pourtant son état ne nécessitait aucun soin spécial, et après quelques heures de repos il put quitter la clinique où on l'avait transporté, pour s'installer dans un grand hôtel de Los Angeles. La grosse somme d'argent qu'il portait sur lui étant demeurée

intacte, il put faire acheter des vêtements, du linge et des objets de toilette.

Il pensa aussi à envoyer à sa femme un télégramme ainsi conçu : « Chère Jane, mon adresse pendant quelques jours sera *Wilshire Hotel*, à Los Angeles. Beaucoup de tendresses aux enfants. »

Cette formalité accomplie, il se mit à réfléchir. Il se sentait le cœur étrangement serré, et il éprouvait une pénible impression de tristesse et de solitude. Dans son portefeuille, il avait retrouvé les cartes de ses trois compagnons de voyage, ces trois êtres hier encore pleins de vie et qui n'étaient plus à présent que des cadavres informes. Il frissonna, évoquant leurs visages : Binky, la jolie blonde si pressée de retrouver son mari ; Eddie Hoke, le commis voyageur expansif et réjoui ; Fortness, le médecin ténéale par son douloureux secret... Chacun d'eux avait un foyer, des amis, des êtres chers qui l'attendaient peut-être encore, et qui allaient pleurer...

Une idée effleura soudain l'esprit de David. Puisqu'il avait l'adresse des trois victimes, pourquoi ne téléphonerait-il pas à leurs familles ? Ne serait-ce pas une mission charitable que d'apporter à ces inconnus en deuil la dernière image, les dernières paroles de leurs chers disparus ? En agissant ainsi, n'était-ce pas un peu obéir aux dernières volontés du pauvre Eddie, qui désirait que les « Quatre Mousquetaires » demeuraient unis « à la vie et à la mort » ?

Subitement décidé, Trask prit au hasard une des cartes et composa au téléphone le numéro qui y figurait : c'était celui du Dr Fortness. Ce fut la femme du médecin qui répondit.

— Vous ne me connaissez pas, madame Fortness, fit David, mais j'étais dans l'avion avec le Dr Fortness. Lui et moi avons lié connaissance pendant le voyage, et je pensais que peut-être vous aimeriez savoir ce qui s'est passé...

D'une voix morne et comme brisée de chagrin, la veuve du médecin remercia et informa Trask qu'elle l'attendait chez elle. Une demi-heure plus tard, l'avocat sonnait à la porte du cottage. Ce fut M<sup>me</sup> Fortness elle-même qui vint ouvrir. C'était une grande brune un peu sèche, qui avait dû être belle, mais qui, manifestement, ne prenait plus grand soin de sa personne. Elle n'était pas maquillée, et son visage amaigri portait la trace de larmes récentes.

David s'étonna de son accueil froid et presque distant. Elle ne semblait témoigner au visiteur aucune émotion, aucune reconnaissance de son initiative. L'avocat pensa que c'était le chagrin qui la paralysait ainsi. Un peu gêné,

il parla du Dr Fortness en termes volontairement louangeurs. La jeune femme l'écoutait, raidie, le regard lointain. Comme David affirmait que Fortness lui avait beaucoup parlé de sa famille, elle l'interrompit presque brutalement :

— C'est surtout de son fils qu'il a dû vous parler. Il adorait Jerry !

— Mais, de vous aussi, madame ! répondit Trask, surpris. Il vous évoquait avec beaucoup de tendresse, croyez-le bien !

— Je vous remercie ! dit-elle d'un ton sec.

Elle semblait maintenant désireuse que l'entretien prit fin rapidement. De plus en plus gêné, David se leva.

— Excusez-moi de vous avoir dérangée, madame... Je ne suis venu que pour vous offrir mes condoléances, et pour vous dire combien vous étiez tous deux dans son cœur, cette dernière nuit... Et je regrette de ne pas avoir pu en parler aussi à votre fils...

Alors il se produisit une chose extraordinaire. Cette femme, que l'on aurait pu croire sans cœur, s'effondra subitement. C'est en vain qu'elle avait cherché à maîtriser ses nerfs. Son visage se transforma, prit une expression plus humaine. De lourdes larmes perlèrent au coin de ses yeux.

— Jerry ne reviendra plus... murmura-t-elle. Plus jamais ! Voilà ce qu'il m'a laissé...

Et elle montra au visiteur le mot que lui avait écrit son fils avant de partir : « Chère maman, n'essaye pas de me retrouver. Je ne reviendrai pas. Je vais à l'étranger chercher du travail. Si tu alertes la police, je m'enfuierai de nouveau. »

Avec des sanglots, la malheureuse mère expliqua que depuis quelques années son fils ne lui témoignait plus aucune affection. Il la rendait responsable de l'humeur taciturne de son père.

— Il s'imagine que c'est moi qui rendais son père malheureux... avoua-t-elle, effondrée.

— Dites-moi, madame, demanda Trask hardiment, est-ce que votre fils était au courant de l'accident de voiture de son père... et de ce qui s'en est suivi ?

— Comment, balbutia la veuve sidérée, vous êtes au courant ?

— Oui, avoua l'avocat. Votre mari m'a tout raconté. Il avait décidé de se rendre à la police et de confesser son mensonge, tant le remords le hantait. Il m'avait même prié d'assurer sa défense, et j'avais accepté !

Comme M<sup>me</sup> Fortness ne répondait pas, David poursuivit :

— Mais ne revenons pas là-dessus. Il y a d'autres choses plus urgentes à faire : il faut retrouver votre fils. Je vais tout mettre en œuvre pour le ramener, je vous le promets !

Prenant congé de la veuve, qui se confondait en remerciements émus, il commença aussitôt son enquête. Se rappelant fort à propos que le Dr Fortness lui avait parlé d'un voyage en Amérique du Sud qu'il projetait de faire avec son fils, il eut l'idée de s'adresser aux Compagnies de navigation. Il apprit ainsi que deux bateaux devaient partir dans la nuit, l'un pour le Chili, l'autre pour le Brésil. Saisi d'une sorte de pressentiment, Trask se rendit sur le port et, malgré l'heure tardive, se mit en rapport avec les gardiens d'entrepôt, leur signalant qu'un jeune garçon d'une quinzaine d'an-

(Suite page 10.)

Il retrouva Jerry dans un entrepôt du port.



rer ses divers rôles, et de l'admirer justement parce qu'il sait s'adapter à tous. Je ne suis si vous avez des amis, mais si cela est, je suppose que vous ne vous intéressez pas à eux uniquement en fonction des cravates qu'ils portent, de leur façon de jouer au bridge ou de la quantité de chocolats qu'ils vous apportent au travail. Vous aimez aussi, je suppose, connaître leur caractère, leur façon de penser, leurs réactions devant les événements de la vie... Eh bien ! il faut en être de même avec les acteurs, qui sont un peu nos amis. Si on vous prenait au pied de la lettre, ce serait de l'indifférence pour la personnalité des acteurs pourrait vous faire taxer d'un peu d'égoïsme, ou tout au moins de « j'm'en fichisme » ! Je n'en crois rien, car votre écriture dénote la générosité et la franchise. A propos, vous avez prêté l'envoi d'une photo après la première réponse longue. Vous au moins la deuxième, puisque je vous ai déjà longuement répondu dans le 325. Alors, à quel photo ? En attendant, chère courrière qui ne l'est pas, recevez mon souvenir incandescent.

**ADMIRATEUR DE VICTORIA.** — Excusez, cher C. A., le long retard mis à vous écrire, mais j'ai eu beaucoup de travail, et je ne suis pas libre comme je voudrais. Je suis très intéressé de lire vos lettres. Pourquoi l'indifférence, pourquoi n'écrit-elle plus ? (Bien malin qui la saura, mon cher ami. Les femmes ont des raisons...) Pourriez-vous me parler de Betty Grable, que j'admire beaucoup ? Et pourquoi quelques messages, pourquoi vous êtes sévère pour moi, mademoiselle, pourquoi me traiter d'imbécile parce que j'exprime mon admiration à quelques lectrices que vous n'aimez pas ? Ce n'est pas être un imbécile que d'avoir des préférences. Je n'ai pas eu de réponse de Miss Sonia, étoile de la danse, Chyta et ses filirts, Petite Dolly, Rose moussé, Alexandra Hattienne, Leila et Valdez. Je demande aussi à Miss Louise, à Elizabeth et à Lily. N'admirer l'ensorcelée et la Cavalière du ciel si elles consentiraient à m'accepter comme correspondant. Brune et Blonde de Tarascon, je vous remercie de vos messages et de votre accueil, mais à quel faut-il que je fasse attention ? Parlez-moi un peu de vous, mesdemoiselles, et pourquoi ne pas envoyer votre photo ? Respectueuses amitiés. Et je termine par notre incomparable souveraine des Amis A bis, les honneurs à Elizabeth, à Majesté, de votre dernier message, et je m'excuse si ma façon de m'adresser à vous vous avait déçu. J'espère néanmoins que vous voudrez bien correspondre encore avec moi, j'en serais heureux et fier. Peut-être même me prendriez-vous comme filirt attiré ? (Sic). On dit que je ne suis pas vilain garçon. En attendant, je vous présente mes hommages. Vous pouvez me tutoyer, et le C. A. aussi, si, etc.

**Réponse.** — Sacré « Admirateur », toujours aussi fidèle ! Je ne te connais pas, mais on peut dire que le clan « Liana » a en toi un chevalier servant particulièrement docile ! Voici quelques notes rapides sur Betty Grable. Devenue Elizabeth, Betty Grable, elle est née le 15 décembre 1916 à Sainte-Louis, dans le Missouri. A sept ans, elle fit ses débuts sur les planches. A treize ans, elle arriva à Hollywood, où elle s'inscrivit dans une école, tout en évitant de devenir danseuse... et star ! A quatorze ans, elle tourna son premier film et entra dans une troupe de girls. Elle tourna de nouveau quelques films, fut chanteuse dans un orchestre, et puis ce furent les grands rôles au cinéma... et le succès. Blonde aux yeux bleus, Betty Grable a 58 kilos et elle a une très belle santé. Ses jambes, réputées pour leur perfection, sont assurées pour une somme fabuleuse. La jeune artiste se maria une première fois en 1931 avec le Coogale, le « Kid » des films de Charlie. Divorcé en 1940, elle faillit épouser George Raft, et se remarqua finalement le 4 juillet 1943 avec le populaire chef d'orchestre et trompette Harry James. Très dynamique et volonteuse, on dit à Hollywood que c'est elle qui « porte la culotte » dans le ménage ! Betty a deux filles : Victoria, cinq ans, et Jessica, sept ans. Là-dessus, jeune homme, je te laisse à tes belles correspondances, qui ne vont pas manquer de te faire courir comme le vent... entre nous soit dit — savoir le faire si bien !

**RÉPONSES BRÈVES**

**APOLLON :** Soyez le bienvenu, cher ami algérien. Je note que vous trouvez que la reine abuse un peu de sa beauté magique et que vous approuvez les projets de clubs du « Corbeau du Juan ». Vous avez dix-sept ans, dites-vous, vous êtes « beau gosse » et vous voulez faire du cinéma ? C'est bien vu, mais laissez-vous aller au moins suivre des cours d'art dramatique et voir ce que cela donne... tout en préparant un autre métier ! Après des expériences faites dans les théâtres d'amateurs, vous jugerez... vous oubliant que le pourcentage des réussites est d'environ un sur



mille ! Henri Vidal et Georges Marchal ont suivi des cours de théâtre, et ce n'est qu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans qu'ils ont abordé cette difficile carrière. Bonne chance toute de même, « Apollon », vous n'avez pas le nez contre le belvédère ! — **LE PEINTRE SOLITAIRE :** Vous êtes susceptible, mon cher chevalier de la palette. Vous vexer parce que je vous ai traité de « jeune étourdi » ! J'espère que ce n'est pas sérieux ? Si vous avez vu la publication de votre photo et ce que j'en disais, vous auriez même pu être fier de la « bobine » ! Non, vous n'êtes pas plus âgé que moi. Ajoutez une bonne dizaine d'années, et pour les « Poils de Carotte », je vous fais la pige avec six ans de plus que l'âge maximum que vous indiquez : comprenez-vous que je veux dire ? Je note que vous estimez le roi, mais que vous « détestez » la reine, que vous jugez « cruelle » la Tsaritsine... et vous à tous deux dans du papier de soie. Vous me semblez très impressionné par la sage « Fauzou », que vous trouvez « charmante et idéaliste », et vous lui demandez son âge. Répondez aux questions : les premiers producteurs français sont Léon Gaumont et Charles Pathé, qui lancèrent leurs films respectifs vers 1898, mais la production industrielle commença à des courts métrages d'essai. Et la première firme organisée qui sortit de grandes productions est « Le Film d'Art », créé en 1908. Le premier journal cinématographique français fut « Le Fascinateur », fondé par des religieux en 1903, avec G.-M. Coissac comme rédacteur en chef. Le second fut « Photo-Ciné-Gazette », lancé par Edmond Benoit-Lévy, en 1905. Je n'ai guère de documentation sur René Adrien, son fils Nissen et Nazimova, qui sont des actrices du muet. La première était française, la seconde suédoise, la troisième russe, et toutes trois tournaient en Amérique. Merci de vos photos, mon cher ami, et vos passages sont ravissants, félicitations ! Mais vous la plus longue des réponses brèves. A bientôt, ami, et ma plus solide amitié. — **LE RÊVE ET LA TRAGÉDIE :** Votre écriture, chère jeune fille, offre une étonnante ressemblance avec celle de « Kalina » lorsque vous en « serait-ce vous » ! Je note que vous n'aimez pas le roi, que vous aimez le roi, que vous êtes indignée des attaques de « Grain de Folie » contre Claveau et Guetary, et que vous estimez que « Fleur du Mal » est moins méchante qu'il le dit, que vous doutez de l'expérience de « Princesse Yasmina » sur les hommes et que vous envoyez votre sympathie à « Baby Timmy » et à « L'Horizon infini de la mer ». Ouf ! Pourquoi aimez-vous que les artistes doivent se spécialiser ? Et pourquoi dire que vous ne verriez pas Fresnay rire et Fernandel pleurer ? Je vous assure que le premier rit très bien et que le second pleure à merveille... Les deux vedettes masculines du « Troisième Homme » sont Orson Welles et Joseph Cotten. La musique est en effet d'Anton Czaras. A la prochaine, rêveuse et tragique jeune fille, vous êtes la bienvenue au courrier. — **CHANTEUR SANS NOIR :** Encore un sympathique combattant d'Indochine, que j'accueille avec joie. Je transmets vos amitiés à « Lydie » et lui fais part de votre désir de correspondre avec elle. Mais je ne puis malheureusement vous donner son adresse — que j'aurais aimé vous transmettre — car elle ne se faisant uniquement dans le courrier. Je vous félicite d'avoir fait des concours de chant et de faire partie d'un jazz, et j'espère vous relire bientôt. Mille amitiés. — **YOLANDE DE PONTOISE :** Enchanté de recevoir une beauté blonde aux yeux bleus, de 1<sup>m</sup> 60 et de 50<sup>kg</sup>. 200 grammes, c'est avant ou après les repas ? Le partenaire de Micheline Francey dans « La Ronde des Heures » est le chanteur Jacques Janssens. J'envoie vos amitiés à « Ned Jr », « De Taille et d'Estoc », « Bonheur Parfait », « Le Peintre solitaire », et à « Capitaine Jo », avec qui vous voudriez correspondre parce que vous connaissez Tunis « par carte postale », « c'est extraordinaire ! ». A bientôt, chère petite Yvette de Pontoise (comment dit-on, au fait : les Pontoiseux ?). Bons baisers du C. A. — **GOD-MAN, DARLING :** Encore une blonde aux yeux azur... décidément c'est la mode, cette année ! Adorant le bal, le ciné, le camping, le cyclisme, le jeu (sic) et la peinture, sans oublier les beaux garçons ! Je note que vous faites, en somme, des études très poussées ! Je transmets à la reine votre message affectueux, lui faisant savoir qu'elle est très désolée, une petite chose qui ferait mieux de fermer son caquet, et que vous souhaitez qu'un beau jour un homme la descende de son trône pour lui administrer une bonne correction. Ces sentiments d'attachement et d'admiration étant ter-

minés, je transmets aussi vos amitiés à « Petit Chat » et à Yannique. Je ne puis malheureusement pas vous donner l'adresse de Pierre Larquey, car il nous est rigoureusement défendu de communiquer les adresses personnelles des artistes. Et, pour terminer, je vous dis que l'éternelle énumération des artistes qu'on préfère n'est pas suffisante pour obtenir le titre de courriériste. La prochaine fois, parlez aussi du cinéma ! Bonnes amitiés tout de même... **VIVE LES CHASSEURS D'AFRIQUE :** Vous avez un stylo qui a beau plus qu'un nouveau-né après la tétée, ma chère amie, et il est très difficile de vous lire : la maison Ouida elle-même ne fait sûrement pas autant de pâtés que vous ! Pardon, excuse, je m'apropos que vous êtes un homme. Mais alors, pourquoi me faire « deux grosses bises sur les joues » ? C'est un genre de démonstrations que je ne permets qu'au sexe

**AH ! CES**

Marlene n'a qu'à bien se tenir ! Elle a désormais une rivalité redoutable, venue comme elle de cette terre germanique, romantique et guerrière, où les femmes ont le regard clair, fascinant et cruel des Walkyries.

Son nom a la sécheresse coupante du vent qui soufflé sur les genêts ras des dunes de Warrnemunde : Hildegarde Nefé.

Elle symbolise l'anathème lancé par l'évangéliste (« malheur à celle par qui le scandale arrive ») des « vilains » vengés du néo-érotisme hollywoodien accablés d'admiration par la « série noire » elle embrasse pour qu'il l'oue ». En un mot, elle est la vamps superbe et généreuse, le dernier survivant de ces monstres cinématographiques voués à la disparition depuis l'avènement foudroyant du règne de la pin-up girl. Elle a repris le flambeau, dur à soutenir, de Marlene de Viviane Romance, de Joan Crawford et de Rita Hayworth. Elle subjugue les hommes et les fascine par la seule puissance de son regard et l'éclat de son sex-appeal. Il n'en fut pas toujours ainsi. Le premier film allemand de l'après-guerre qui nous la révéla : « Les assassins sont parmi nous », la présentait sous les traits d'une jeune Berlinoise, torturée par les souffrances de huit mois de captivité, et qui se critique d'accorder à l'homme ses talents de comédienne, mais à lui reprocher son air de jeune femme « en trop bonne santé ». Hildegarde tira les fruits de cette leçon. Elle accepta de malgrit, de modeler son visage selon les canons de la séduction traditionnelle. Sa face se creusa d'ombres compliquées, qu'imbres ressortit l'éclat de son regard insouvenable ; ses joues furent critiquées d'être trop pommettes anguleuses de Katharine Hepburn. Ses lèvres, enfin, dessinèrent, sur du rouge magique de la séduction, ce célèbre « arc de Cupidon », qualificatif dont on a paré la bouche de Joan Crawford.

Ce jour-là, une étoile était née. Et deux des plus célèbres « lanceurs d'étoiles » du monde entier se disputèrent à coups de milliers de dollars ; David O. Selznick (qui révélait notamment Jennifer Jones) et Erich Pommer (qui lançait, entre autres, Charles Boyer).

Hildegarde avait gagné le pari. Elle se rendit à Hollywood, après avoir épousé, en décembre 1947, Kurt Hirsch, un officier de l'aviation

Hildegard







Devant Jerry stupéfait, Trask raconta ce qui s'était passé.

voix, les yeux baignés de larmes. Alors Trask, indigné, prit Jerry par les épaules et le secoua furieusement.

— Tais-toi, petit imbécile! Cesse donc de dire des âneries, qui font du mal à ta mère! Tu veux savoir la vérité? Eh bien! je vais te la dire. Te souviens-tu de ce terrible accident d'auto qu'a eu ton père il y a quatre ans?

Subitement dressée, M<sup>me</sup> Fortness avait saisi l'avocat par le bras.

— Non, ne lui dites rien! Je vous le défends! C'est honteux d'essayer de salir le mémoire de Bob aux yeux de cet enfant!

— C'est pourtant nécessaire! répliqua David en écartant doucement la mère éplorée. Et en termes mesurés, mais précis, il fit à Jerry le récit de tout ce qui s'était passé: l'état d'ébriété dans lequel se trouvait Fortness en montant en voiture, sa totale imprudence au volant, sa totale responsabilité dans l'accident, son mensonge à la police. Jerry l'écoutait, les yeux agrandis par la surprise et l'effroi.

— Ce n'est pas vrai! cria-t-il tout à coup. Vous mentez! Vous dites cela pour me retenir ici!

— Demande à ta mère si tout cela est vrai!

Comme Jerry l'interrogeait du

nées chercherait peut-être à s'embarquer clandestinement.

Une chance inespérée favorisa ses recherches: une heure plus tard, on lui apprit qu'un adolescent répondant à peu près au signalement donné avait été pincé au moment où il cherchait à monter à bord du *Santiago* en partance pour le Chili. Le délinquant était gardé à vue dans un hangar de la douane. David y courut.

— Es-tu Jerry Fortness? demanda-t-il au jeune homme.

Celui-ci redressa la tête avec une sorte de défi.

— Oui, je suis Jerry Fortness. Qu'est-ce que ça peut vous faire? Laissez-moi partir! Je ne veux plus retourner chez moi... C'est maman qui est responsable de la mort de mon père. Je ne veux plus la revoir!

David fit observer à l'adolescent qu'en essayant de s'embarquer clandestinement à bord d'un navire il avait commis un délit punissable. Il n'y avait donc pour lui que deux solutions possibles: ou la prison, ou le retour au foyer maternel. Devant cet argument sans réplique, Jerry fut bien obligé de céder, et il suivit Trask, la tête basse.

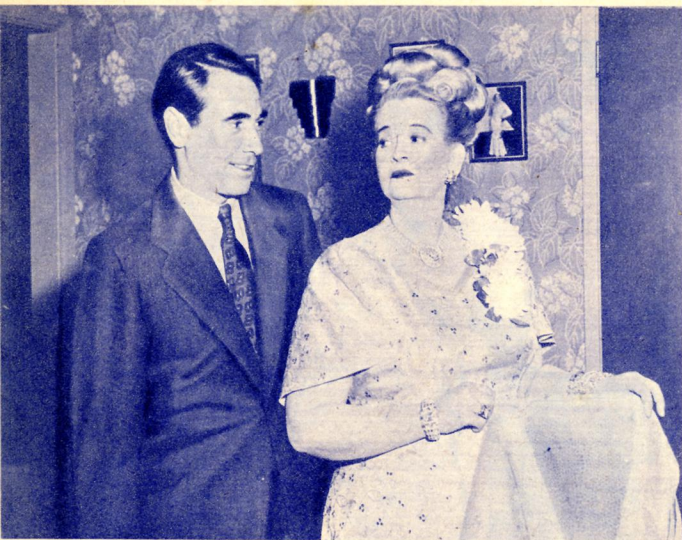
Quand elle vit revenir son fils, M<sup>me</sup> Fortness crut défaillir de joie. Mais l'adolescent n'eut aucun élan vers elle. Il s'assit dans un coin, la tête basse, l'air buté et hargneux. Comme sa mère s'approchait de lui pour l'embrasser, il la repoussa brutalement.

— Laisse-moi! gronda-t-il. C'est toi qui as causé la mort de mon père! C'est à cause de toi qu'il a été si malheureux pendant des années. C'est ta faute s'il est parti en voyage et s'il est mort!

Anéantie, M<sup>me</sup> Fortness demeurait sans



Bouleversé, le jeune garçon tomba dans les bras de sa mère.



regard, M<sup>me</sup> Fortness, douloureuse et muette, inclina la tête.

— Cela ne veut pas dire que ton père était un malhonnête homme! poursuivit Trask. Ce mensonge fait dans un moment de faiblesse, il l'a regretté pendant des années. C'est pour cela qu'il est devenu mélancolique et qu'il s'est mis à boire... Dans l'avion qui le ramenait à Los Angeles, il avait pris la décision de tout avouer à la police pour libérer sa conscience... Il m'avait même choisi pour avocat! Tu vois donc, petit insensé, que ce n'est pas ta mère qui a rendu ton père malheureux. Ta mère est au contraire une femme admirable : pour ne pas compromettre son mari, elle a fait le même mensonge aux détectives, alors qu'elle savait bien que c'était ton père qui conduisait au moment de l'accident! Elle aussi a vécu avec ce remords, qu'elle s'était imposé par amour. Et maintenant qu'elle vient de perdre ce mari qu'elle adorait voilà que tu veux fuir, toi aussi, fuir comme un lâche? Tu veux donc la tuer?

David avait parlé avec tant de cœur et de fougue que lorsqu'il se tut il tremblait. La silence pesa pendant quelques secondes. Soudain Jerry se leva, courut vers sa mère et se jeta dans ses bras, où il se blottit en sanglotant comme un petit enfant.

— Pardon, maman, murmurerait-il à travers ses larmes. Je ne te quitterai plus... Plus jamais!

Bouleversée, M<sup>me</sup> Fortness caressait doucement les cheveux de son fils. Et si lourd que fût son deuil, ses yeux humides brillaient d'une douce joie. Alors David Trask, ne voulant point troubler ces épanchements par sa présence, se retira discrètement. Sa première mission était accomplie.

\* \* \*

Le lendemain matin, l'avocat téléphona à la famille de Binky Gay. Il savait que la célèbre chanteuse Sally Carr, belle-mère de la jeune actrice, dirigeait un cabaret-dancing dans le centre de la ville. Malgré l'heure relativement matinale, Sally était déjà debout, et ce fut elle qui répondit.

— Allô? fit-elle d'une voix rude. Qu'est-ce que vous voulez? Ici, M<sup>lle</sup> Carr. Qui êtes-vous?

— Vous ne me connaissez pas, mademoiselle! J'étais dans l'avion de vendredi soir...

— Quel avion? De quoi voulez-vous parler?

David comprit que la chanteuse n'était pas au courant de la catastrophe, ou tout au moins qu'elle ignorait que

sa belle-fille se trouvait parmi les victimes. Il préféra donc éluder, et exprima le désir de rencontrer Michel Carr « pour une affaire personnelle ». Son interlocutrice lui répondit assez brutalement qu'il n'avait qu'à se présenter le soir même au *Night-Club*.

L'avocat se rendit vers dix heures au cabaret. C'était un établissement de second ordre, décoré avec un mauvais goût absolu. Le visiteur apprit qu'il ne pourrait voir Michel Carr qu'après son numéro. Il s'installa philosophiquement au bar et commanda un whisky. Sur la scène, devant l'orchestre, Sally Carr, la « patronne », achevait justement son numéro. C'était une grosse et vieille femme outrageusement maquillée, sanglée dans une robe de satin garnie de strass, et qui détaillait des refrains grivois d'une voix éraillée par les ans. On avait la nette impression que cette femme était bien

« finie », et qu'elle cherchait en vain à ranimer ses succès d'autrefois.

Son fils lui succéda sur l'estrade. C'était un beau garçon un peu mièvre, qui ressemblait à une gravure de mode. Du premier coup d'œil, David estima qu'il ne devait avoir aucune volonté. Il chantait des romances d'amour d'une voix roucouillante, sans aucun talent. Pendant ce temps, sa mère parcourait la salle, inspectant les tables d'un air dur et comptant mentalement les bouteilles de champagne. C'était sans doute une maîtresse femme, odieuse à coup sûr. Comme elle s'approchait du bar, Trask attaqua :

— Mademoiselle Carr? Je voudrais vous parler de Binky!

Elle l'enveloppa d'un regard incisif et méfiant, déjà sur la défensive.

— Ah! oui?... Vous êtes sans doute son avocat?

— Exactement! répondit David. Je suis son avocat.

— Si c'est pour la pension alimentaire, vous pourrez dire à votre cliente que mon fils ne lui donnera pas un sou! fit la chanteuse d'une voix coupante. Vous perdez votre temps!

— Elle a donc demandé une pension?

— Non, mais c'est sûrement pour cela que vous êtes là! Je la connais, allez! Dès qu'elle a reçu votre requête en divorce, elle a dû vous actionner!

David fut sur le point de dire à la vieille que la pauvre Binky était morte avant d'avoir reçu la sommation de divorce, qu'elle croyait toujours en l'amour de son mari et qu'au surplus elle n'avait pas l'âme basse et l'esprit cupide qu'on lui prêtait. Mais à quoi bon dire tout cela? Cette Sally Carr lui faisait horreur, et il sentit que rien ne pourrait apaiser la haine qu'elle avait pour sa belle-fille.

La chanteuse l'avait entraîné dans un petit bureau, et là elle se mit à débâter sur le compte de la pauvre Binky de la façon la plus ignoble. Elle dépeignait la jeune femme sous les traits d'une aventurière sans scrupules, qui terrorisait son excellent mari et qui cherchait à ruiner sa malheureuse belle-mère.

— Heureusement qu'elle est partie en tournée depuis un an, conclut la mégère. Sinon elle nous aurait mis sur la paillasse par ses excentricités et son inconduite... Et dire que mon fils ne voulait pas divorcer! J'ai eu la plus grande peine à le décider!

Bien entendu, David n'avait pas cru un mot de ces horreurs. Les quelques heures passées avec Binky lui avaient permis de juger la jeune femme et d'apprécier sa

nature simple et droite. Le désir lui vint de venger la disparue en infligeant à cette odieuse belle-mère une rude vexation d'amour-propre. Pour cela, il n'hésita pas à inventer, avec une secrète joie, la plus abracadabrante des histoires.

— Ce n'est pas pour cette affaire de divorce que je suis venu vous voir, mademoiselle Carr. Quand j'ai quitté ma cliente, elle n'avait pas encore reçu votre requête. Mais il y a un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec vous, c'est sur le talent de Binky. Elle est en passe de devenir une des plus célèbres actrices du monde !

— Vous dites ? bégaya la vieille chanteuse. Qu'est-ce qui s'est donc passé ?

Alors Trask mentit effrontément. Il raconta que Binky avait été convoqué récemment pas les grands impresarios américains Rogers et Hammerstein et que ceux-ci, éblouis par ses dons, avaient décidé de lui faire jouer, à New-York, puis à Londres, le principal rôle de *Sud-Pacifique*, l'opérette à succès.

— Un rôle magnifique ! gémit Sally Carr, blême de rage et de jalousie.

— Et ce n'est pas tout, chère mademoiselle Carr ! poursuivit David, qui jubilait intérieurement. Binky, qui a un cœur d'or, et qui semble tenir votre talent en haute estime, avait réussi à convaincre les impresarios de vous confier, à vous, le rôle non moins important de la sœur aînée. Rogers et Hammerstein m'avaient chargé de vous faire signer le contrat. Mais il est évident qu'après tout ce que vous venez de me dire sur la mentalité de votre belle-fille, et surtout après la requête en divorce que vous lui avez envoyée, il ne saurait plus en être question, n'est-ce pas ? Annulons donc l'affaire, et excusez-moi de vous avoir dérangée pour rien !

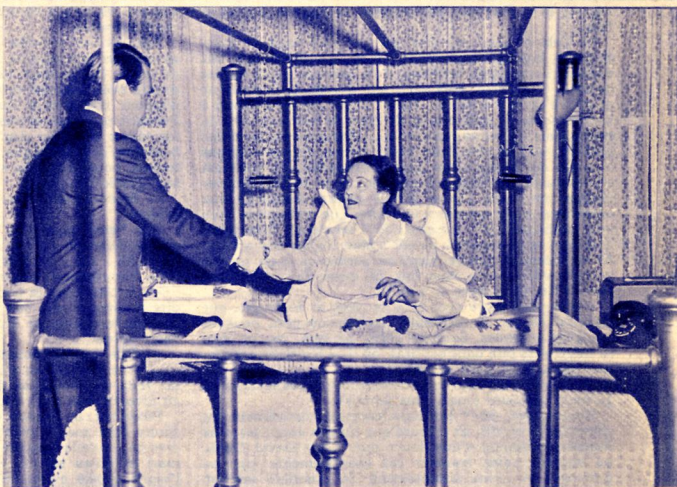
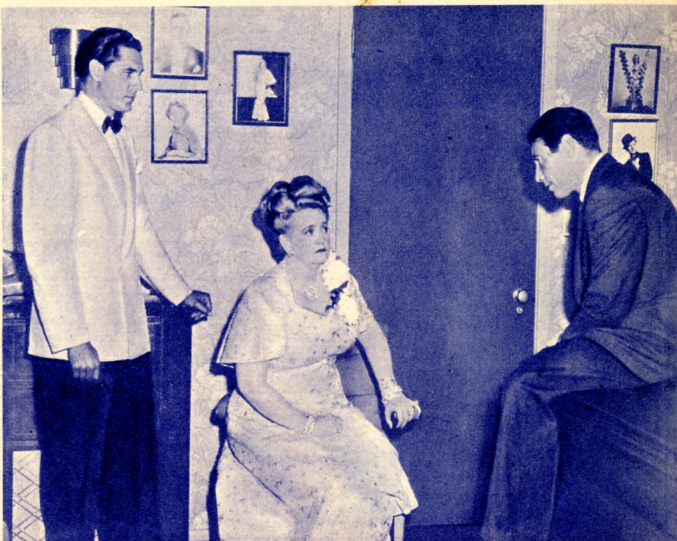
Il se dirigea vers la porte, laissant la duègne, effondrée, digérer sa colère et son dépit. Michel Carr, qui était entré dans le bureau pendant la conversation, raccompagna le visiteur jusque dans la rue.

— Je voulais justement vous parler seul à seul, lui dit David.

— Au sujet de Binky, n'est-ce pas ? Je sais, je viens de recevoir un télégramme m'annonçant la terrible nouvelle...

Il tremblait, et Trask comprit qu'il était meilleur que sa mère. Mais il le plaignit secrètement d'être aussi faible.

— J'étais dans l'avion à côté d'elle, reprit l'avocat. Je tenais seulement à vous dire qu'elle n'avait pas encore reçu votre requête de divorce, et qu'elle rentrait parce qu'elle ne pouvait pas supporter d'être séparée de vous.



M<sup>me</sup> Hoke accueillit le visiteur avec douceur et gentillesse.

Ces mots purent bouleverser Michel Carr, dont les yeux s'embuèrent de larmes. Il prit les mains de Trask entre les siennes.

— Merci... murmura-t-il. Merci de m'avoir dit cela...

— Quant à l'histoire que j'ai racontée à votre mère, je ne voudrais pas que...

— Compris ! coupa le chanteur. Mais soyez loin quand elle saura la vérité. Cela vaudra mieux pour vous !

Ils se séparèrent sur un dernier shake-hand. En rentrant chez lui, David pensait encore avec tristesse à ce garçon faible et veule, entièrement dominé par sa mère. Pauvre Binky... n'était-ce pas aussi bien qu'elle fût morte avant d'avoir appris la mort de son amour ?

En tout cas, en semant le désarroi et le dépit dans le cœur de cette vieille chipie, et en apportant un peu de réconfort à son fils, David eut l'impression qu'il avait accompli au mieux sa deuxième mission.

\* \*

Ce ne fut pas sans une certaine curiosité que l'avocat se présenta le lendemain chez la veuve d'Eddie Hoke, à qui il avait annoncé sa visite par téléphone. Il se représentait encore la merveilleuse « pin-up » dont le représentant avait exhibé la photo avec fierté. Et il se demandait comment cette jolie femme avait réagi devant la mort de ce brave rustaud dont elle avait fait son mari.

Au seuil d'une petite maison humble, mais coquette, une jeune servante accueillit le visiteur. Elle le conduisit, le long d'un couloir bien ciré, jusqu'à la porte d'une chambre, qu'elle ouvrit en s'effaçant. David fit quelques pas et s'arrêta net, cloué par la surprise. La pièce était une chambre à coucher à l'ameublement bourgeois. Au centre, il y avait un grand lit, et dans ce lit une femme qui tricotoit. Elle avait peut-être été belle, mais maintenant elle n'avait plus d'âge. Une coiffure à bandeaux plats encadrait son visage amaigri, émacié par la souffrance, creusé aussi, sans doute, par de récentes larmes. Malgré cela, il émanait de toute sa personne une étonnante impression de douceur et de charme, et son regard n'était que bonté. Au-dessus du lit, il y avait un appareillage compliqué, avec deux poignées qui pendaient, comme en ont les paralytiques pour se redresser sur leur couche. M<sup>me</sup> Hoke saisit ces poignées pour s'installer plus à son aise, et devant la mine de David, qui ne cherchait même pas à cacher sa surprise, elle sourit.

— Je vois qu'il vous a montré la photo! dit-elle.

— Oui, répondit Trask en se reprenant, et nous l'avons tous beaucoup admirée...

— Mais il ne vous a pas dit de quand elle datait. Il ne le disait jamais, vous voyez pourquoi! Mais asseyez-vous donc. C'est si gentil de votre part, ce que vous faites là... Est-ce que vous allez voir aussi les autres familles?

— C'est déjà fait.

— Vous avez sûrement acquis leur gratitude...

— Je n'en suis pas tellement sûr... murmura David. Je suis tombé sur des gens dont l'existence était plus compliquée que je ne l'aurais cru...

— Et la vôtre, ne l'est-elle pas? demanda l'infirmière. Si, bien sûr, comme tout le monde... Je suis absolument sûre que chaque personne que nous rencontrons au cours de notre existence essaye désespérément de trouver la solution d'un problème ou d'un autre...

Elle le regardait intensément, avec ses grands yeux pleins de douce lumière, et Trask eut l'impression presque gênante qu'elle était capable de lire en son cœur.

— Et cette solution, reprit-elle, ils finissent toujours par la trouver, avec le temps. J'en suis persuadée...

Comme il demeurait songeur, elle comprit qu'il y avait en lui du trouble et de l'inquiétude. Et elle se mit à l'interroger avec douceur sur sa femme, sur ses enfants, sur sa vie. Il n'y avait aucune indiscretion déplaisante dans ses questions: seulement la curiosité affectueuse d'une amie qui voudrait comprendre et consoler. Depuis que David avait abandonné le domicile conjugal, c'était la première fois qu'il pouvait parler à quelqu'un du drame intime qui le préoccupait. Sans même s'en rendre compte, il en vint à se confesser, disant toute sa souffrance quand Jane l'avait trompée, essayant de justifier la décision qu'il avait prise de fuir son foyer. M<sup>me</sup> Hoke l'écoutait avec beaucoup d'attention.

— Et naturellement, dit-elle, vous ne pouvez pas oublier la faute... Peu d'hommes le peuvent. Seulement les plus forts...

— Peut-être... murmura David, pensif.

Il se rappela tout à coup qu'il était venu pour parler d'Eddie et pour consoler sa veuve. Et voilà que c'était elle qui s'inquiétait de lui et qui le consolait... Mais il avait l'impression que cette femme était plus forte que lui, qu'elle avait — moins que lui — besoin de soutien et de réconfort.

Elle devait décidément lire dans sa pensée, car elle demanda à brûle-pourpoint:

— Est-ce qu'Eddie vous plaisait?

— Beaucoup, dit Trask. Il était très drôle.

— Oui, je sais, il faisait des blagues. Criard, sot et vulgaire, toujours à s'occuper de ce qui ne le regardait pas. La plupart des gens le détestaient.

Et comme David la regardait, surpris et choqué qu'elle pût parler ainsi d'un époux mort l'avant-veille, elle poursuivit avec un demi-sourire.

— Mais si, c'est ce qu'il était: crispant, fatigant, vous mettant les nerfs en pelote. Et, après tant d'années, je me demande encore ce qui m'a incitée à l'épouser. A vrai dire, j'étais un peu frivole quand j'étais jeune... et que je ressemblais encore à la jeune fille de la photo. Je le trouvais drôle, et je pensais que notre mariage serait une fête perpétuelle. Mais, malheureusement, j'ai eu tort. Alors, naturellement, un jour, j'ai cherché le bonheur ailleurs...

Elle prit un temps pour saisir les poignées et se redresser un peu.

— Telle que vous me voyez, reprit-elle, j'ai quitté mon mari après un an de vie commune, avec l'intention de ne plus jamais revenir. Profitant d'un de ses nombreux voyages, je m'enfuis avec deux valises et je rejoignis mon amant, qui m'attendait dans sa voiture, au coin de la rue. Nous avons décidé de nous installer à Chicago. D'abord le voyage fut charmant, coupé de baisers, de tendres promesses, de projets fous. Je croyais découvrir



Elle se remit peu à peu de son étourdissement.

Ému et repentant, David Trask téléphonait à sa femme.

le monde. Nous avions fait escale dans une petite auberge, au bord d'un lac, et le lendemain, avant de repartir, nous décidâmes de nous baigner. Comme j'étais bonne nageuse, je voulus plonger. C'est en remontant à la surface que je heurtai, de la tête, le dessus d'un radeau, et le choc fut si violent que je perdis à demi connaissance. Inquiet de ne pas me voir revenir, mon compagnon plongea à son tour, me retrouva sous le radeau et me ramena sur la rive. J'étais encore un peu étourdie, mais bientôt je me sentis mieux et j'oubliai ce petit accident.

» Ce ne fut que le soir, à Saint-Luke, que les maux de tête commencèrent. Je fus prise en même temps d'une

forte fièvre, au point qu'il fallut faire venir un docteur à l'hôtel, et que celui-ci me fit transporter d'urgence à l'hôpital. Le diagnostic fut rapidement établi : caillot sanguin dans le cerveau, autrement dit hémato-méningé, qu'il fallait opérer tout de suite. L'opération réussit partiellement, puisque je ne mourus pas. Mais on annonça à mon amant que je resterais probablement paralysée. A cette nouvelle, il ne trouva rien de mieux que de faire ses valises, régler sa note et s'enfuir précipitamment en me laissant me débrouiller toute seule...

M<sup>me</sup> Hoke s'interrompit, hochant la tête avec un sourire plein d'indulgence pour ce passé hideux.

— Il m'a fallu une semaine avant que je comprenne enfin qu'il m'avait abandonnée. Mais, d'ailleurs, ça n'avait plus d'importance. Rien n'en avait. Tout était vide, vide et si triste...

Elle ferma les yeux sur ses souvenirs, et son sourire indulgent se fit soudain plus tendre.

— J'étais encore dans le poumon d'acier, quand on m'annonça une visite. Et dans la petite glace placée devant moi je reconnus Eddie, mon mari, avec sa bonne tête que l'émotion et le plaisir rendaient plus rouge encore que de coutume... Eddie qui collait sa joue contre la mienne et me disait, en faisant une grimace : « Ça va, » ma beauté ? » Eddie qui m'avait pardonné.

Elle tourna lentement la tête vers David et reprit :  
— Idiote, gueulard, vulgaire, pour certains peut-être, mais pas pour moi. Pour moi Eddie fut le rocher où je m'accrochai. Rien ne pouvait l'ébranler, rien ne pouvait ébranler son amour. C'est lui qui m'a appris ce que c'était que d'aimer, ce que c'était autre chose qu'une flambée de passion facilement éteinte par la vanité, l'amour-propre ou le dépit. Il m'a appris qu'un grand amour était comme un roc, aussi fort que la vie même, indestructible et éternel.

Elle se tut enfin, toujours souriante, les yeux grands ouverts sur de mystérieux horizons. On sentait qu'en elle il y avait trop de lumineux souvenirs pour qu'elle pût être jamais tout à fait malheureuse.

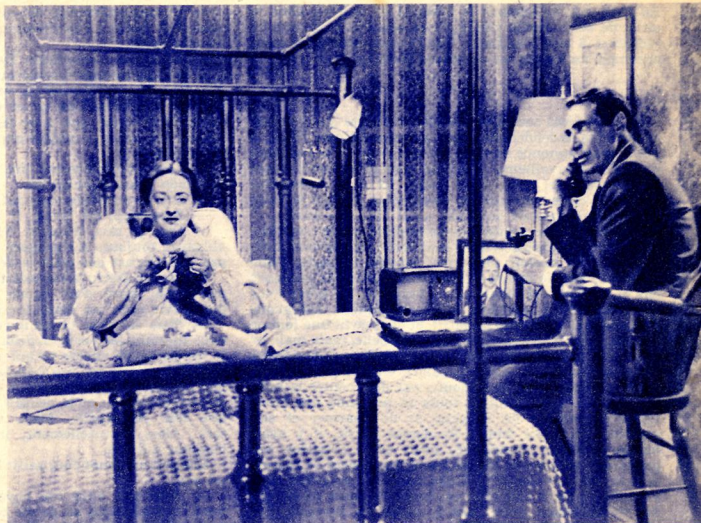
David Trask se leva, un peu pâle.

— Est-ce que je puis téléphoner ? demanda-t-il.

— Mais bien sûr ! dit M<sup>me</sup> Hoke. L'appareil est là, sur la table...

Il décrocha, appela l'interurbain, demanda un numéro. Il attendit, échantant mal son impatience.

— Ça ne répond pas... murmurerait-il nerveusement. Qu'est-ce qui se passe, elle est peut-être sortie... Allô, allô, c'est toi, Jane ? Ah ! enfin, je me demandais ce qui t'était arrivé...



— David... c'est toi, mon chéri !

— Oui, Jane, c'est moi ! Comment vas-tu ? Et les enfants ?

— Tout le monde va bien !

M<sup>me</sup> Hoke avait repris son tricot, qui semblait l'absorber entièrement.

— Jeanette, reprit David, j'ai beaucoup réfléchi...

Et je crois qu'il vaudrait mieux... si tu es d'accord...

— Prends le premier avion ! Tu m'aimes ?

— Oui, chérie...

— Alors, viens vite ! Je suis si heureuse, David ! Dépêche-toi ! Dis-moi à quelle heure tu arrives, j'irai t'attendre à l'aéroport avec les petites, tu veux ? On sera là toutes les trois... Surtout ne prends pas le train, c'est trop long, prends le premier avion... Tu veux ? Et nous serons là pour t'attendre... Viens vite, chéri, dépêche-toi...

Étreignant le récepteur, rongé d'émotion, il répondait : « Oui... oui, chérie... c'est cela... » cherchant ses mots, bafouillant comme un gosse.

Dans son lit, M<sup>me</sup> Hoke avait essuyé, d'un geste furtif, une larme qui perlait au coin de sa paupière. Mais c'était une larme de joie.

FIN

*N'oubliez pas d'acheter*

**4 ROMANS  
COMPLETS**

N° 49

qui contient les récits romancés de quatre films à succès illustrés des meilleures photographies.

**EN VENTE PARTOUT : 45 frs**

Si vous désirez le recevoir, ajoutez 10 frs pour frais d'envoi et adressez la commande à **Film Complet**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>, par versement à notre compte chèque postal : Paris 259-10, en utilisant la partie correspondance du chèque.

# COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

relles entre lecteurs et lectrices m'intéressent beaucoup, et surtout A bas les hommes et Ned !<sup>rs</sup>, vous deux même très bien leur barque. Aux lecteurs : Alexandra Hattienne, parlez-moi un peu de votre charmante île, voulez-vous correspondre avec moi ? Idole de France, mes amitiés, j'aimerais habiter Madagascar. Léonidas, vous êtes un beau gars, j'aime beaucoup les hommes grands et beaux, mais malheureusement (sic) j'ai fait le serment de ne pas trop m'y attacher, car ils sont presque tous des farceurs ou des goujats. (Hourrah pour le « presque ».) Mes amitiés quand même. Petite Créole de Paris, de fait, faites-vous partie, n'est-ce pas de la Martinique, par hasard ? Permettez-moi de vous demander un petit renseignement : pourquoi ne vient-on pas tourner un film ici ? Les acteurs ont déjà tourné en Corse, à Haïti, à Tahiti, en Guadeloupe, et pas en Martinique, pourquoi ? Pourtant l'île offre beaucoup de beaux paysages... et aussi de charmantes Créoles à la peau de sapotille qui ne dépraièrent certes pas à Georges Guétary ou à Tino, mon préféré 1 et etc.



## La Fière Créole.

**Réponse.**— Votre lettre est gentille comme tout, ma jeune amie, et vous aussi du reste ! Il me semble bien, par exemple, que ce pseudo de « Fière Créole » a déjà été pris par quelqu'un, est-ce que je me trompe ? Répondez, les autres ! Quoi qu'il en soit, vous avez une nature très vive, enjouée et gaie. Vous êtes heureuse de vivre, de remuer, de vous intéresser à tout à la fois. Vous êtes « un peu » cabochard, tête quand on vous contrarie, mais avec un cœur d'or. Il y a pourtant en vous, malgré vos expansions, une sorte de timidité et de réserve qui vous paralyse parfois. Surtout, vous êtes un peu méfiante et sceptique, mais cela ne durera pas. Assez susceptible aussi : un rien vous blesse. Vous êtes romantique, mais vous avez la pudeur de vos sentiments. Enfin, je vous crois un peu paresseuse et terriblement gourmande. Êtes-vous certaine que l'on n'a jamais tourné de films à la Martinique ? Je le crois. Même par les Américains ? En tout cas, c'est dommage, car des amis qui étaient là-bas m'ont dit combien vous le faites jolies... et ses « fibres créoles » aussi ! Nous ne publierons pas « Demain il sera trop tard », ni « Qu'elle était verte ma vallée ». Raymond Rouleau fait beaucoup de mise en scène de théâtre, mais malgré cela il tourne encore pas mal. Vous me dites qu'on ne parle plus de lui ! Mais on vient de le voir pourtant dans trois films récents : « Tapage nocturne », « Massacre en dentelles » et « Il est minuit, docteur Schweitzer ». Quant à Marie Dédé, elle a tourné dans « Caroline hérie » et dans un film policier qui va sortir bientôt. Elle fait aussi du théâtre et du cabaret. Je vous quitte, gentille Créole, en vous souhaitant de beaux jours de soleil et l'arrivée prochaine d'une troupe de cinéma au grand complet, jeunes premiers en tête ! Écrivez encore. Affectueux pensées.

**CHYTA ET SES FLIRTS** est très fâchée... et il y a de quoi : elle a au moins quatre lettres en retard ! Vite, réparons cette lacune : j'ai vu jouer dernièrement Le mensonge d'un frère. J'ai trouvé ce film magnifique et j'en voudrais la distribution. Ce n'est pas parce que je suis d'origine italienne, mais ces derniers sont vraiment des as en matière cinéma ! Plusieurs amis ont reconnu que j'avais une ressemblance frappante avec Silvana Pampanini, et c'est vrai. (Fichtre ! C'est, à mon avis, la plus belle femme d'Italie !) J'ai aussi beaucoup aimé Chacun son tour, avec Robert Lamoureux

un bon film plein d'humour bien français. (Vous, vous devez écouter Jean Nohain à la radio.) Passons aux courriéristes : La Fillette de l'île, pauvre petite, laissez-moi rire (ha ! ha ! ha !). Si nous étions sottes, nous ne serions pas les reines du courrier comme vous le reconnaissez vous-même ! Viviane et Annette, amitiés puisque vous faites partie de notre clan. Bonheur parfait, vous voudriez gifler A. bas les hommes, mais naïve que vous êtes, croyez-vous donc qu'elle se laisserait faire ? Ses propos sont stupides ! Je crois au contraire que c'est vous qui n'êtes pas assez intelligente pour les comprendre ! Le peintre solitaire, je viens de voir votre photo, et je suis plus décidée que jamais à devenir votre correspondante (et lui ?). Tous les mêmes ! Comme vous, moi aussi j'aime « sentir » le regard des hommes, comme vous dites : Amicis, Naldyria l'ensorcelleuse, O. K. pour le pacte d'amitié. Écrivez-moi encore, je suis sûre que nous nous trouverons très bien. Émaux et camées, je vous trouve sympa, amitiés. O mon Italie, les « petites piombées », si elles aiment flirter, savent aussi tenir un ménage, quoique vous en disiez ! La vérité c'est que vous êtes jalouse de nous parce que tous les garçons sont à nos pieds et qu'il n'en est pas de même pour vous. Grain de folie, comme vous, je n'aime ni Guétary, qui se trouve posier, ni Claveau, qui n'a qu'un mince filet de voix, le pauvre ! Mais, par contre, j'adore Yves Montand, quel talent ! A bas les hommes, je suis contente que nos noms soient si souvent liés dans ces colonnes, j'aime beaucoup votre photo qui vient de paraître, vous êtes plus jolie et plus jeune que sur la première, et vous êtes exactement comme moi, Amicis. La Cavalière du ciel, merci de m'avoir nommée première demoiselle d'honneur d'A bas les hommes, vous me plaisez à tous les points de vue ! Je me présente comme correspondant, j'ai dix-huit ans et demi, et vous ! J'adore le jazz, l'accordéon. Chanteurs préférés : Gréco, Piaf, Mouloudji, Montand. J'attends avec impatience la réponse et vous m'écrasse comme une vraie amie. Amitiés à Tête de linotte et à La Garçonne.

**Réponse.**— Et voilà deux lettres de liquidées, ma chère « Chyta », vous voyez que nous nous en tirons ! Distribution du « Mensonge d'un frère » : Rosa : Yvonne Samson, Anselmo : Amedeo Nazzari, comico : Aldo Nicomedi, Autista : Giuseppe Franchini et Roberto Murolo. Je crois que c'est tout ce que vous demandiez pour cette fois. Au fait, quelle ville habitez-vous ? Bonnes amitiés, reine du flirt, et à bientôt !

**LISTE NOIRE !!! — UNE ÉTOILE DANS LA TOURNÉE, BLEU-LAVANDE, ZUT !, PETITE FILLE, PRÉPARATEUR EN PHARMACIE, CENDRINA, LE TRAPPEUR CANADIEN, FIDÈLE AUX SOUVENIRS, ERIC JEZOUZOU, LE FIEUTOU, L'ARZANE, CASANOVA NIVERNAIS, HEUREUSE DE VIVRE, JOUET DU VENT, PETITE MARIANISTE, DEUX AMIES DE LA SINCÉRITÉ, VOLIER FLEURI, J. BUCINA, ALICE AU PAYS DU CINÉMA, LIBANAIS DU CIEL, DURGA RANI, MYONIE ET TINA, UN DE LA CANEBIÈRE, LE SAPIN ROMANTIQUE, ALSACE, MA BELLE ALSACE, COUCOU PICHOUET, MARLENE, LA BOURSE PLATE, JUNE 1916, LA CHANTEUSE DE MEXICO, VIVE LA JEUNESSE, VOUS, MON DOUX RÊVE, OJARDA, LES 4 VÉRITÉS, JEAN JOE VIOLETTE DE FARMY, YRIS ET LINDA, QUEEN OF HEARTS, LE PETIT CHAT, JO LA ROMANCE, BONJOUR D'AZAZGA, PETITE MENOUE, LE VENGEUR, JOUET DU BAT POUR VOUS, JUNE PETER, MARQUE DE LA BOURSE PLATE, PARDALLAN, BLONDINET, ESPANA INCENDIDA, TITI MALE DE BISSE, PETITE TOURISTE, BELLA MARIE, PANTALON NOIR ET CHEVEUX COURTS.**

**Réponse.**— Et voilà encore une charrette de victimes : c'est pire que sous la précédente ! Ces lettres se trouvaient dans des lettres de septembre dernier : ce sont celles auxquelles je n'avais pas pu répondre à ce moment-là. Si je les publie maintenant, ce serait au détriment du courrier plus récent. D'ailleurs, parmi les « malheureux » que je viens de citer, beaucoup ont écrit depuis, avec plus de chance. Je n'en offre pas moins mes condoléances d'usage, en leur promettant que je ne le ferai plus... jusqu'à la prochaine fois ! Bonnes amitiés à tous.

Le C. A.

La semaine prochaine, vous pourrez lire dans le n° 353 du



avec  
**Aldo FABRIZI**  
et  
**Sophie DESMAREST**  
EN VENTE PARTOUT  
Le numéro : 20 francs

## HOROSCOPE DU BONHEUR

Amour, fortune, retour d'affection, gain, loterie, réussite assurée. Envoyez date de naissance, enveloppe timbrée et 60 francs pour frais de bureau à CALIOSTRO (serv. 202.). Boîte postale 147 - NICE (Alpes-Maritimes). (Il est bouleversant.)

**GRANDIR GRATUITEMENT**  
je vous révélerai le secret américain pour grandir. Sans engagement de votre part. Écrire à Prof. HAUT, 11, rue Gastoldi, S 127 Monaco Plage. (Joindre 2 timbr. p. réponse)

**Apprenez à DANSER**  
Cher, vous, en quelques heures. Avec une méthode inédite, de grande classe, à la portée de tous. Notice 25 contre envelop. et 2 timbres. Institut F. C. VIKARY, 55, rue de l'Église, LA GARENNE (Seine).

Le SUCCÈS n'attend pas !...  
... allez au-devant !

Suivez dès demain les cours par correspondance du C. E. P. S. Préparation à tous examens et concours. Demandez aujourd'hui même une documentation complète et détaillée sur la branche qui vous intéresse. Elle vous sera adressée sans délai, gratuitement, et sans aucun engagement de votre part.  
Broch. 4.010 : Français.  
Broch. 4.011 : Mathématiques.  
Broch. 4.012 : Dessin industriel.  
Broch. 4.013 : Comptabilité.  
Broch. 4.014 : Sténographie-Dactylographie.  
Broch. 4.015 : Secrétariat.  
Broch. 4.026 : Cours de révision aux B. E., B. E. P. C. et Baccalauréat 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties (toutes séries). (Bien indiquer le numéro de la brochure.)

Centre d'Études  
Professionnelles Supérieures  
4, cité Magenta, PARIS-10<sup>e</sup>.

Régie exclusive de la Publicité à A. D. P. 1, rue des Italiens, Paris (IX<sup>e</sup>). (Pro. 76-54.)

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION  
43, rue de Danekerue - PARIS (X<sup>e</sup>)

Directeur de Publication : Raymond SCHALLIT.

N. M. P. P.

353 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes (S.-et-O.). - 3885-1-1953. - Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1953.



**Joyce MACKENZIE**  
(Fox.)